gine, en grec, c'est le contraire qui est vrai : le phérécratien est un glyconien catalectique ; d'ailleurs, il clôt, d'habitude, sur un point d'orgue, une série glyconique ; et il est d'autres affirmations de ce genre (cf. § 278, etc.) qui demanderaient à être redressées, ou au moins complétées, par les faits grecs. Mais il est vrai que la rupture est consommée entre les deux métriques : ainsi, M. Nougaret a raison de rapprocher le glyconien de l'asclépiade (p. 100 et 101) ; très différent de l'asclépiade en grec et multiplié à l'infini par le polyschématisme, le glyconien se fige en latin en une forme unique et devient en fait une sorte d'*asclépiade minime*, souvent associé au *petit asclépiade*.

La forme de ce travail est soignée et l'impression correcte ; je n'ai guère relevé qu'un vers qui contienne deux lapsus, d'ailleurs véniels : § 132 *Glauco*...

En résumé, nous possédons désormais un manuel qui est très averti de toutes les questions qu'il faut connaître et qui, espérons-le, donnera le goût de la métrique latine à nos étudiants qui la connaissent si peu.

J. Descroix.

Éditions et Commentaires.

Collection Guillaume Budé : Paris, Les Belles-Lettres.

— Térence, t. III (*Hécyre, Adelphes*), texte établi et traduit par J. Marouzeau : 1949, 188 doubles pages.

Je me borne à noter ici la parution, retardée par les événements, de ce dernier volume de Térence, avec lequel se trouve complétée dans la collection G. Budé l'édition des deux comiques latins (le dernier volume du Plaute de M. Ernout a été signalé dans cette *Revue*).

J. M.

— *Quinte-Curce, Histoires*, t. II (livres VII-X), texte établi et traduit par H. Bardon : 1948, p. 222-445.

J'ai présenté dans cette *Revue* le premier volume de la présente édition et n'ai pas à revenir sur l'essentiel de mon premier compte-rendu. Le souci de M. Bardon a été de mettre entre les mains du lecteur un instrument de travail scientifique, en fournissant au consultant toutes les données de la tradition manuscrite. Trop de données peut-être, pourra-t-on penser, nombre d'entre elles étant de caractère purement orthographique (confusions perpétuelles entre *e, oe, ae*, entre *ci* et *ti*... ; entre *i* et *e*) ; l'économie des variantes sans intérêt aurait pu alléger considérablement l'apparat (cf. par exemple p. 226, 330, 342, 367...) ; il eût suffi dans une note préliminaire de caractériser l'usage des principaux copistes.

M. Bardon s'est fort heureusement astreint à noter pour chaque partie du texte les manuscrits dont on dispose ; seulement la façon dont ces indications sont fournies, au milieu même de l'apparat et dans un interligne (ainsi p. 228, 231...), n'est pas très claire, si l'on n'est pas averti par la mention qui figure à la p. xx de l'Introduction du premier volume.

La lecture de l'apparat laisse quelquefois insatisfait : que signifie p. 228 la mention *causam Trepidas litteras F* (les trois mots sont dans le texte à trois places différentes)? p. 286 : les graphies *dumtaxaz duxtaxat* sont-elles réellement fondées? de même *principibiis* p. 306? Je pense que p. 326, l. 6, il faut lire non pas *edd.*, mais *codd.*

Soucieux de conservatisme, M. Bardon ne s'interdit pourtant pas d'améliorer des conjectures antérieures (ainsi par trois fois dans la même p. 262), non toujours sans risque : le *intutum* de p. 269, arrangement du *non tutum* de Hedicke, qui était une correction de *indutum* des manuscrits, ne manque pas de vraisemblance paléographique, mais est d'une langue peu sûre ; j'en dirais autant du *tam ex toto* (*traiectum* codd.) de p. 400. Certaines corrections auraient gagné à des rapprochements : la faute *Mineruae ⟨ac⟩ Victoriae* de p. 294 a pour pendant la faute *Mineruae Victoriae⟨que⟩* de p. 331.

Le traducteur s'efforce avec raison de rendre non seulement le sens, mais autant que possible le ton et le style de son auteur, qui n'est pas toujours sans mérite. Taquinerai-je M. Bardon sur le choix de certaines expressions, telles que p. 289 « le vacarme de sa colère », p. 293 « soupesant les forces », p. 307 « les arts de chevalerie » (pour *artibus studiorum liberalium*)? Enfin, lui signalerai-je pour ses *Errata* p. 275 une phrase grecque en plusieurs endroits fautive?

Comme je l'ai déjà dit dans mon précédent compte-rendu, le meilleur de cette édition est, à mon avis, dans l'Introduction dont on l'a frustrée, et que M. Bardon a dû reléguer dans des articles de périodiques. Les notes de bas de page contiennent la matière d'un commentaire pertinent, mais auquel le cadre rigide de la Collection (et M. Bardon est le premier à le regretter) n'a pas permis les développements que comporterait un texte souvent difficile.

J. Marouzeau.

— *César. Guerre d'Afrique*, texte établi et traduit par A. Bouvet : 1949, LIII & 128 doubles pages.

Le nom de César figurant sur la couverture de ce livre ne doit pas faire illusion : en effet, outre des exemplaires isolés de la *Guerre des Gaules*, l'antiquité nous a transmis un certain nombre de manuscrits où, à la suite du *B. G.* (complété par le livre VIII d'Hirtius) et du *B. C.*, figurent trois textes additionnels : les *Guerres d'Alexandrie, d'Afrique* et *d'Es-*

pagne, consacrés aux campagnes de César de 48 à 45. Dans une préface attentive, M. Bouvet pose le problème de l'auteur : il n'a pas de peine à montrer que les *Guerres d'Afrique* et *d'Espagne* (nous dirions la même chose de la *Guerre d'Alexandrie*[1]) ne sont pas l'œuvre d'Hirtius, que la mort empêcha vraisemblablement de rédiger le complément qu'il rêvait, du siège d'Alexandrie à la mort de César (cf. *B. G.*, VIII, *Préf.*). Pollion et Salluste sont à éliminer pour des raisons de vraisemblance ou de style ; il faut donc attribuer l'ouvrage à quelque officier de l'armée d'Afrique, dont la langue, le style, le récit qu'analyse M. Bouvet révèlent la personnalité, non dénuée de culture, mais inhabile à soutenir ses efforts dans l'art d'écrire. Césarien dévoué, esprit naïf, il nous offre un récit somme toute sincère des événements auxquels il a participé. Ce récit, M. Bouvet pense que, tout comme celui du *Bellum Hispaniense*, il devait constituer un rapport que Hirtius aurait refondu dans la narration qu'il projetait. Hypothèse plausible, bien que le détail de la constitution du corpus nous échappe et que les premiers mots du *B. H. : Pharnace superato*, semblent bien faire allusion au traité intitulé : *Bellum Alexandrinum*, qui se termine précisément sur la défaite de Pharnace à Zéla. Le *B. H.* serait donc une conclusion composée après coup, et les *Guerres d'Alexandrie* et *d'Afrique* peuvent représenter des compléments analogues.

Le texte des trois *Bella*, tout comme celui du *B. C.*, repose sur huit manuscrits (famille σ : SLN ; famille β, composée de deux groupes parallèles : μ (MUR) et π (TV) ; σ et β sont tous deux des copies du prototype x)[2]. A cette tradition déjà fort étudiée, M. Bouvet a le mérite d'apporter un éclaircissement nouveau, en interprétant les leçons communes à SLN-TV contre MUR, non comme une interpolation de σ sur π, mais comme le texte du prototype commun x, tandis que MUR présentent en ce cas (ce qu'avaient déjà pressenti Dübner et A. Klotz) un texte remanié. En effet, les leçons de SLN-TV représentent quelquefois le texte authentique, plus souvent une faute matérielle, ce qui exclut l'hypothèse d'une collation. L'examen de la tradition du *B. Alex.* nous avait, indépendamment de M. Bouvet, conduit à la même conclusion.

Les prototypes σ, β et x étaient certainement en minuscules[3], mais

1. Je ne pense pas que le titre *Bellum Alexandrinum* procède, comme le pense M. Bouvet (p. XIX, n. 2), de ceux du *Bellum Africum* et du *Bellum Hispaniense*. L'expression désigne plusieurs fois dans le récit et chez Hirtius (VIII, Préf.) les événements d'Alexandrie. De là est né spontanément le titre. Son inexactitude en regard du contenu du texte n'a rien d'étrange, compte tenu des habitudes antiques, comme le montre le cas de l'*Anabase*.

2. Voir la reproduction du stemma dans le présent volume, p. 138.

3. On prendra garde qu'une faute de copie sur la minuscule attestée, par exemple, dans SLN ou MURTV prouve bien que les prototypes σ ou β, porteurs de la faute, étaient en minuscules (p. XLVI), mais surtout que leur modèle (donc x) était en minuscules également, d'où la faute de copie. De même une faute commune de ce genre (p. XLVII) prouve bien

le texte du *B. Alex.* permet de voir des fautes de copies sur la capitale, qui révèlent un ancêtre plus lointain. Le *B. Africum* et le *B. H.* doivent, sans doute, livrer des faits analogues. M. Bouvet, qui a bien dégagé les règles de travail postulées par la tradition, édite un texte prudemment établi. Selon le besoin, il admet des corrections d'éditeurs, qui sont de valeur nécessairement inégale. Ainsi à 51, 3, le texte incompréhensible *LT* (de SN) et *Li* (de MURTV) ne recouvre-t-il pas un ancien *Et* (préférable, en tête de phrase, au *Id* de Rhellicanus), et qui serait une mélecture d'un *ET* en capitales, selon le processus indiqué ci-dessus?

L'apparat critique est clairement rédigé, n'est pas encombré de variantes orthographiques (on pouvait sacrifier encore, sans dommage, celles du type *animum aduertere / animaduertere*), et bien fourni de faits intéressant la tradition. On souhaiterait peut-être une notation plus brève de certaines leçons : omissions, variante unique à un témoin ; on peut faire alors l'économie des sigles dans le lemme. L'emploi de la virgule (dont use M. Bouvet) entre les sigles des groupes σ et β (SLN, MURTV) est indispensable ; entre μ et π (MUR, TV), elle surcharge inutilement la lecture. L'imprimeur a trahi M. Bouvet en confondant trait suspensif et trait d'union : *-nis* (9, 1), au lieu de *—nis* ; *tabenn-* (77, 1), au lieu de *tabenn—* ; d'où des graphies choquantes : *iam rel-esset* (18, 3). On notera aussi que souvent l'apparat ne répond pas rigoureusement au texte qui le surmonte ; certains décalages sont de 3/4 de page (p. 14, 25, 50, 51, 53, 54, etc...). Pour un second tirage, il y aura lieu de justifier dans le *conspectus siglorum* le sigle ĉ employé dans l'apparat (pour désigner l'un des mss. *recentiores*).

La traduction de M. Bouvet a de solides qualités : alerte dans la narration, elle respecte pourtant l'allure du texte, parfois embarrassé, parfois gonflé d'ambition, qui reproduit même des dialogues au style direct, solidement agencés par des insérendes sans grâce (4, 3 ; 16, 1 sq.). Elle est accompagnée d'un abondant commentaire historique et géographique.

M. Bouvet a eu le mérite de réunir une documentation exhaustive, et présente, pour toutes les difficultés qui se posent, un état des questions, et des solutions qui épuisent pour longtemps les problèmes. Une partie du matériel a même dû, avec le tableau chronologique et l'utile index des noms propres, être rejetée en appendice. Cette édition, solide et consciencieuse, rendra de bons services aux philologues et aux historiens.

J. ANDRIEU.

que x était en minuscules, mais surtout qu'il dérive d'un modèle (x'), également en minuscules.

— *Pline l'Ancien. Histoire naturelle*, livre XII, texte établi, traduit et commenté par A. ERNOUT : 1949, 2 × 112 pages.

En publiant si vite après le livre XI le livre XII de l'*Histoire naturelle*, M. A. Ernout donne exemple d'énergie et de méthode à l'équipe dont il organise le travail. Au tome XXVI de cette *Revue* (1948), M. J. Marouzeau indiquait (p. 341-342) les premiers linéaments de l'entreprise. On peut dès maintenant avoir confiance en sa poursuite et mesurer les bienfaits qu'on en peut attendre.

L'apparat critique est un modèle de simplicité et de clarté. On connaît la prudence scientifique de M. Ernout. Il s'abstient ordinairement de noter les conjectures. Cela peut avoir cependant de l'intérêt, ne fût-ce que pour attirer l'attention sur des difficultés et aider la réflexion du lecteur à les résoudre — provisoirement — pour son propre compte. Il y a des livres de Pline où cela sera sans doute nécessaire. Moins en celui-ci, qui traite des arbres exotiques. Les doutes de noms ou d'identifications sont examinés dans les notes, à la fin du volume : très sobres aussi de rédaction, mais dont les renvois aux autres textes anciens ou à Pline lui-même sont des plus instructifs, accompagnés d'ailleurs assez souvent du texte évoqué. Les discussions innombrables des savants plus ou moins spécialisés en cette matière depuis le XVI^e^ siècle n'apparaissent pas : mais M. A. Ernout a été favorisé de la compétence du chanoine P. Fournier, directeur du *Monde des Plantes*, et, par l'édition Desfontaines (Lemaire, 1829), il atteint et nous invite à atteindre les trésors souvent chimériques, mais parfois précieux, accumulés par les anciens érudits : il est certain qu'on ne saurait les négliger, spécialement en matière de pharmacopée, en quoi leur expérience était plus proche que la nôtre de celle des anciens.

Les références grecques, les investigations de Sir William Thiselton-Dyer dont profite le vocabulaire botanique du Liddell-Scott sont, bien entendu, des plus importantes. La question de savoir si Dioscoride est source directe de Pline ou si les deux ont utilisé la même source (ce qui, jusqu'à plus ample information, et malgré l'avis contraire de M. A. Ernout, est peut-être plus croyable) reste sagement réservée jusqu'au moment où l'immense enquête moderne inaugurée par ces deux volumes pourra être utilisée dans son ensemble.

Le mouvement se prouve en marchant. Qui peut douter, après ces premiers pas, que l'édition Budé de Pline l'Ancien requiert, en soutien à la direction scientifique de M. A. Ernout, l'aide matérielle la plus complète et la plus suivie?

Jean BAYET.

— *Saint Jérôme, Lettres*, t. I, texte établi et traduit par le chanoine J. Labourt : 1949, LXVII & 170 pages.

Cette édition n'a pas réellement de prétention scientifique : « C'est un lettré insigne, dit l'auteur, que nous avions mission de faire connaître à d'autres lettrés ; à ce dessein d'ordre avant tout littéraire nous avons délibérément limité notre effort » (p. LX de l'Introduction). Dès lors, pourquoi M. Labourt se soucierait-il de ce qu'il appelle « la galaxie des variantes » (p. XLIV) offerte par cent trente-neuf manuscrits? Pourquoi s'obligerait-il à se reporter aux sources du texte ou même aux catalogues de manuscrits (p. XLV)? Pourquoi chercherait-il à corriger ou conjecturer (p. XLVI)? Il lui suffit de considérer le texte de Hilberg comme un « textus receptus » (ibid.), quitte à en rectifier la ponctuation « trop germanique » (!) ; bien mieux : il se contente de dresser une liste de manuscrits d'après l'aspect typographique (*sic* !) des initiales qui les désignent (p. LXI et suiv.), sans aucune préoccupation de classement générique.

Étant donné ces dispositions, il est fatal que l'apparat critique soit insuffisant : aussi des pages entières en sont presque entièrement dépourvues (p. 57, 105, etc.). Les variantes fournies ne sont pas toujours présentées de façon claire : comment comprendre les indications relatives à la variante *ciuitate* p. 9, à *cibo sumus* p. 22, etc.?) Comment interpréter les données d'un apparat négatif, qui nous interdit les comparaisons et dosages de manuscrits (cf., entre cent exemples, les trois lignes d'apparat de la p. 88)? Il faut bien dire que, du point de vue de l'établissement du texte, cette édition échappe à la critique.

Que dire de la traduction? Peut-on rendre p. 12 *curuo litori* par « un rivage battu de la houle »? *postquam me a tuo latere subitus turbo conuoluit* par « après qu'un cyclone soudain m'eut tourbillonné loin de toi »? Quel rapport (p. 24) entre *similem habent labra lactucam asino cardus comedente* avec « aux lèvres s'apparente la laitue... c'était un âne qui broutait du chardon »? Que signifie p. 26 « des chèvres fugaces »? Pourquoi p. 29 le simple *plurimis mercibus* devient-il le prétentieux « moult épices »?

Que dire des notes de bas de page? P. 116 : « cousin a ici le sens d'amant » ! P. 25 : qu'ajoute à la traduction de *humanitatem* = « la civilisation » le commentaire : « littéralement : la condition humaine »? Même page : « les *casci* auraient été les plus anciens habitants du Latium » semble faire de cet adjectif un ethnique (il est commenté curieusement dans la traduction par la parenthèse : « indigènes préhistoriques » !). P. 96 : « *antiquus* a parfois le sens de *uetus* ». P. 106 : « justice est pris au sens de vertu, sainteté... ».

M. Labourt a le grand mérite d'avoir tenté la présentation d'un texte

difficile : il avait l'occasion de reprendre sur une partie de ce texte l'œuvre de Hilberg, qui par suite des événements est restée interrompue, et que M. Labourt juge, du reste, très sévèrement (« à maintes reprises il n'a pas craint de sombrer dans l'absurdité », p. XLV, note) ; pourquoi faut-il que dans ces conditions M. Labourt s'en soit tenu à une présentation propre à nous décevoir? Je sais bien qu'il nous laisse sur un espoir : « Il a paru... expédient, dit-il p. XLVI, de remettre (le) travail à des temps plus favorables et d'en joindre la rédaction à celle des tables générales qui accompagneront la publication du dernier volume de la présente édition. » Mais comment un Appendice, si savant qu'on puisse l'espérer, sera-t-il susceptible de revaloriser après coup une édition acquise?

J. MAROUZEAU.

Collections italiennes.

Les Collections de texte italiennes continuent de se succéder et de se concurrencer (cf. cette *Revue*, t. XXV, 1947, p. 407, et t. XXVI, 1948, p. 345). Le résultat de cette prolifération, c'est, comme on sait, de favoriser et presque de provoquer le travail hâtif ; c'est aussi de condamner aux doubles emplois : on aura vu ainsi en l'espace de deux ans paraître une *Cena Trimalchionis* de E. V. Marmorale (1947) après celle de A. Maiuri (1945), une *Apolocyntosis* de C. Russo (1948), après celles de A. Ronconi (1947) et de A. Rostagni (1944)... Je sais par diverses confidences que les Italiens eux-mêmes souhaiteraient de voir coordonner ces efforts dispersés ; si la lecture des comptes-rendus qui suivent peut inciter les responsables à quelques réflexions à cet égard...

« *Classica* ». *Testi e Studi di filologia greca e latina* : Genova, Romano, S. Editrice moderna.

— II : *Marziale. Gli spettacoli.*

— III : *Suetonio. Vite di grammatici e di retori.* Testo crit., introd. e comm. da Fr. della CORTE : 1947, 59 & 115 pages, 270 & 400 lires.

Ces deux volumes offrent au public surtout scolaire des textes peu souvent lus.

L'Introduction au livre I de Martial qui porte le titre *De spectaculis* n'apporte à vrai dire guère d'informations utiles ; elle consiste surtout dans une paraphrase du texte (p. 10-22), où ne manquent pas les fautes matériel'es (p. 23 : Ueber dem sogennante... ; Koenisberg ; p. 24 : Valerii Materialis...).

On n'attendra pas évidemment que dans cet opuscule modeste l'auteur renouvelle la critique du texte. Je retiens cependant comme in-

génieuse, à 4, 3, la conjecture *togulas*, ajoutée à tant d'autres, pour l'incompréhensible *Geticis* ou *Getulis* des manuscrits, et autorisée par la variante *togula/getula* de III, 30, 3 ; je goûte moins l'arrangement de 7, 7, qui groupe fâcheusement un *denique* et un *namque*, sans plus de vraisemblance paléographique que les corrections antérieurement proposées. Dans l'ensemble, le texte et l'apparat sont ceux de notre édition Budé.

Quant au commentaire, il est destiné aux élèves, qui n'apprendront pas grand'chose à lire que (29, 2) *esset et* est une anastrophe, que *Mars* est pour *pugna*, que (16, 1) *abit* est pour *abiit*, à voir commenter *cucurrit* (14, 3) par : « vivo e vivace il porcellino comincia subito a correre » ; *minax* (26, 3) par « puntato contro »...

— Plus intéressante est l'édition de Suétone, qui vient compléter celle du *De poetis*, procurée il y a peu par A. Rostagni (cf. cette *Revue*, t. XXIV, 1946, p. 348), et reprend les questions de chronologie débattues entre celui-ci et E. Paratore (cf. cette *Revue*, t. XXVI, 1948, p. 384).

L'Introduction, de 20 pages, pose les questions essentielles ; le texte est établi en fonction des travaux de Robinson (il manque un résumé de l'histoire des éditions) ; le commentaire est abondant (50 pages pour 40 pages de texte) ; il consiste surtout, comme il est naturel, en notices relatives aux auteurs nommés par Suétone ; mais c'est tout profit, puisqu'il s'agit de personnages sur lesquels nous sommes en général mal informés.

— *Classici latini* : Milano, Garzanti.

Lucrezio. La natura, a cura di L. Ferrero : 1948, 182 pages, 300 lires.

Un Lucrèce de plus, du moins en morceaux choisis. Il sera, sans doute, apprécié des professeurs italiens, chargés de déglutir à l'usage de leurs élèves la difficile nourriture lucrétienne. Ils apprécieront le commentaire, conçu en vue de la préparation scolaire, qui parfois abuse de l'explication évidente (p. 151 : sed mage : « ma piuttosto »), parfois aussi esquisse l'explication (p. 56 : *probeat* : « in luogo di *prohibeat* » ; p. 156 : *quae... cumque* : « tmesi » ; p. 66 la forme *indupedita*, attribuée à un souci d'archaïsme ennianisant, et p. 122 la construction *inque peditus* donnée comme un exemple de tmèse usuelle, fournissaient l'occasion de noter que les formes *impĕdītus impĕdīta* sont évitées parce que réfractaires à la métrique dactylique). Certaines explications sont hors de propos (où est « l'inversione molto ardita » de l'adjectif dans *rara foramina*, p. 139?) ou abusives (comment trouver dans le simple *iaceret*, p. 36, l'idée « non solo di impotenza, ma di vera oppressione »?). D'autres, qu'on attendait, font défaut (est-il permis, p. 33, de laisser ignorer au

consultant l'explication, admise aujourd'hui, de *ferae pecudes* par un asyndète?).

J'apprécie davantage, du même auteur, une édition d'extraits de Tacite, réimprimée dans une autre Collection :

— *Collana di testi latini e greci*, dir. da A. Rostagni : Verona, Mondadori. *Tacito, Tiberio*, a cura di L. Ferrero, 2e éd., 1949, 309 pages, 450 lires.

Il s'agit, à vrai dire, d'une réimpression sans changements, de sorte qu'il n'y a pas lieu à un compte-rendu particulier. Je voudrais seulement signaler que, une fois admis le principe du choix, qui est fait ici valablement en fonction de la personne de Tibère, l'auteur se montre un juge et présentateur averti de Tacite : introduction qui dégage les traits de la narration artistique, liaison entre les extraits par des résumés bien conduits, notes abondantes fondées sur une vaste documentation historique et surtout sur une interprétation sagace des concepts politiques et psychologiques ; on ne peut que louer la réalisation de cette tâche délicate, qui consistait à tirer d'une source annalistique une harmonieuse monographie. M. L. Ferrero, qui tout récemment vient de donner à la *Rivista di filologia classica* (t. XXVII, p. 1-47) un grand article sur *L'actualité et la tradition dans la Préface de Tite-Live*, est un jeune savant formé à la bonne école (disciple de A. Rostagni), et sa vocation de philologue historien semble mériter d'être encouragée.

Collection des classiques latins : Liége, Dessain.

E. de Backer, *Agrippine et Néron de Tacite*, 4e éd. refondue par P. Laurent : 1949, 137 pages.

Ce petit livre s'inspire de la même idée que celui de M. L. Ferrero sur Tibère (cf. ci-dessus) : tirer d'une œuvre annalistique les éléments d'une monographie de caractère dramatique. C'était là le propos de l'auteur, annoncé déjà dans un article de *Nova et Vetera* en 1935, p. 208 et suiv. : *La tragédie d'Agrippine ;* M. P. Laurent a achevé la réalisation de ce projet en adaptant plus scrupuleusement la présentation du texte aux besoins des élèves : addition de points de repère, de textes parallèles anciens en traduction et d'extraits de commentaires modernes. Enfin, l'ouvrage se complète d'une « préparation commentée », qui est d'un type volontiers utilisé en Belgique. Livre de classe, c'est-à-dire instrument de travail conçu pour amener l'élève au seuil des questions, destiné à piquer sa curiosité, à orienter ses réflexions, à le faire participer activement à l'exégèse du texte.

Je louerai volontiers la façon dont sont posées les questions qui

suivent chaque péripétie (en regrettant peut-être que la considération de la langue y soit quelque peu sacrifiée) ; il y a là une provocation constante aux élèves, qui doit les inciter et les initier à faire eux-mêmes le commentaire que d'ordinaire ils attendent paresseusement — sinon vainement — du maître. C'est là, me semble-t-il, une bonne méthode pédagogique.

— *Choix de lettres de Cicéron*, par J. Ruelens : 1949, 127 pages.

Conçu chronologiquement, avec, pour chaque période, une brève notice de mise au point, ce Recueil se présente comme une réduction de l'édition L.-A. Constans (et non Constant, comme l'écrit M. Ruelens, p. 3 et 22). De cette disposition même résulte nécessairement un jugement sur l'homme autant que sur l'écrivain, et la prise de position récente de M. Carcopino ne pouvait pas ne pas être évoquée. Elle l'est, mais non sans quelque gêne qui se traduit par la contradiction : « Nous sommes très tentés d'admettre la thèse de M. C. ; ... les éditeurs n'ont livré à la publicité que des sélections imprégnées d'hostilité... à Cicéron lui-même. Néanmoins, on peut relever maint passage où s'esquisse un portrait plus véridique » (p. 3). Et suivent maintes observations d'où il résulte que Cicéron apparaît, dans sa Correspondance même, comme « un honnête homme, dévoué sa vie durant à la démocratie républicaine et au bien public » (p. 3 et note de la p. 4). Alors?

Dans l'appréciation du rôle politique de Cicéron, était-il bien utile — et juste — de recourir au jargon moderne de « centre droite » (p. 6) ou « centre gauche » (p. 9)?

Les notes, qui résument en général celles de Constans, sont brèves, sommaires, à mon avis inutiles d'une manière générale si le texte doit être expliqué en classe par le maître, et insuffisantes si elles sont destinées à l'élève : quel intérêt de dire à celui-ci que « pacificator Allobrogum » (p. 17) est un surnom de Pison, que « Sampsiceramus » (p. 29) est un surnom de Pompée, si on ne donne pas l'explication historique de ces termes? Quel rapport l'élève verra-t-il, p. 115, entre le texte « reliquiarum » et la note : « Antoine »? Que peut-il comprendre, p. 101, à la traduction de κωφὸν πρόσωπον par « un entretien incompréhensible »? Que signifiera pour lui, p. 28, l'expression « durant trois *nundinae* » suivie de l'indication « 17 jours », si on ne lui explique pas que, l'intervalle entre deux *nundinae* étant de huit jours, il ne peut s'agir que de deux intervalles (2 × 8) entre trois échéances?

Rien n'est plus difficile, il faut bien le dire, que ces éditions « en pilules », qui devraient fournir le maximum d'explications dans le minimum de volume.

J. Marouzeau.

Éditions Helveticae : Frauenfeld, Huber.

Tacitus, Annales, t. I & II, éd. H. Fuchs : 256 & 256 pages, 5 & 6 francs suisses.

J'ai signalé antérieurement l'intérêt, surtout national, de cette Collection ; il convient, une fois de plus, d'en louer la présentation, mais il faut ajouter que ces deux volumes comportent, outre des Index nominum et rerum, et d'utiles tableaux généalogiques, un appendice critique qui leur confère une valeur scientifique. Le texte est méthodiquement présenté, avec l'indication des innovations par rapport au texte traditionnel et une révision de la division en chapitres. Une liste d'Addenda et Corrigenda (non exhaustive) figure aux p. 180-181 du second volume.

J. Marouzeau.

Collection « Sources chrétiennes » : Paris, Éditions du Cerf.

T. XXI : *Éthérie, Journal de voyage*, texte latin, introduction et traduction de Mlle H. Pétré : 1948, 285 pages.

Le joli titre, pour cette *Peregrinatio*, et bien propre à tenter le lecteur le moins passionné d'antiquités chrétiennes ! C'était, il faut l'avouer, une singulière lacune qu'un voyage si attrayant ne fût pas encore mis à la portée des lecteurs français ; on saura gré à Mlle Pétré de nous mener à la suite de cette pèlerine du IVe siècle, aussi curieuse et naïve qu'un touriste, à la découverte de sa Terre Sainte. Les érudits connaissent déjà l'édition Geyer du *Corpus de Vienne ;* ils savent les doctes querelles soulevées par la personnalité de cette Éthérie, qui n'est peut-être qu'une Égérie, à moins qu'il ne faille la nommer Silvie. L'abondante introduction et les notes très soignées de Mlle Pétré résument pour les profanes les données du problème, proposent des solutions raisonnables, soulignent, à la lumière des recherches de l'École biblique de Jérusalem, l'intérêt topographique, archéologique, liturgique du texte et, à l'aide du commentaire de M. Löfstedt, son intérêt philologique. L'intérêt humain sautera aux yeux de tout lecteur. Quel repos que le voyage de cette moniale candide, si on le compare aux voyages satiriques de Lucilius ou d'Horace ! Ici, accueil toujours chaleureux, pèlerins toujours ravis, curiosités aussi piquantes qu'on les pouvait souhaiter. Voici la pierre gravée au nom de Job, qui garantit l'authenticité de cette auguste dépouille ; voici le tombeau « très beau, mais fait à la mode d'autrefois », du roi Abgar, et même la lettre autographe que Jésus-Christ lui adressa ; et, par bonheur, Éthérie découvre dans l'autographe un texte plus long que les copies déjà connues de cet apo-

cryphe ! On sent l'empressement et l'astuce de ces Orientaux, bien décidés à ne pas décevoir l'intérêt passionné que la grande dame d'Occident porte aux choses de leur pays. Grâce au *Journal* si élégamment traduit par Mlle Pétré, tout un peuple grouillant de moines, monazontes, ascites, apotactites, etc..., plus dévots que pieux, enthousiastes de cérémonies, de jeûnes, d'histoire sainte, reprend vie sous nos yeux (p. 11, lire : *le* Mare Italicum).

Pierre COURCELLE.

Collection « Scriptores christiani primaevi » : La Haye.

T. IV : *Q. Sept. Florentis Tertulliani De patientia, De baptismo, De paenitentia*, éd. J. W. Ph. BORLEFFS : 1948, 115 pages.

Ce livre est le quatrième d'une collection où ont paru déjà plusieurs traités des saints Cyprien (t. I) et Augustin (t. III), le *De praescriptione haereticorum* et l'*Aduersus Praxean* de Tertullien (t. II). M. Borleffs assemble ici trois traités de morale satirique de Tertullien, dont les deux derniers sont unis par la tradition manuscrite. La préface en latin renvoie aux travaux détaillés de Kroymann, éditeur du *Corpus de Vienne*, pour l'histoire générale du texte de Tertullien. Mais l'apport personnel de M. Borleffs, dont on sait les importants travaux de critique textuelle, publiés dans *Mnemosyne*, est précieux. Pour le *De patientia*, il a pu corriger plusieurs erreurs de lecture de Kroymann sur *MP* (cf. p. 14, n. 1) et a, en outre, collationné le *Luxemburgensis* 75, copie directe de l'*Hirsaugiensis* perdu, ancêtre de l'une des deux classes de manuscrits. L'archétype commun à ces deux classes était mutilé d'un feuillet, pour lequel il faut recourir à l'édition Mesnart (Paris, 1545). Pour le *De baptismo* et le *De patientia*, le *Trecensis* 523, découvert par feu Wilmart, apparaît de plus en plus à M. Borleffs comme un témoin de premier ordre, dont son apparat nous restitue une physionomie très précise. Il faut lui savoir gré de nous procurer ainsi une édition rénovée, précieux et pratique instrument de travail.

Pierre COURCELLE.

A. MAIURI, *La Cena di Trimalchione di Petronio Arbitro* : Napoli, Pironti, 1945, 267 pages, XIII planches, 500 lires.

Quand le professeur Maiuri a entrepris cette édition, dans l'année qui a vu la fin de la guerre, le texte de Pétrone n'avait guère été offert au public en édition italienne que dans les ouvrages de A. G. Cesareo (1886) pour l'ensemble et de Fossataro (1906) pour la Cena (la petite édition de V. Marmorale est de 1947).

L'auteur de la présente édition s'est proposé de faire connaître au

public scolaire de son pays les progrès de la critique du texte de Pétrone entre l'édition de F. Bücheler et celle de A. Ernout.

M. Maiuri, directeur des fouilles de Pompéi, vient à la critique des textes par le détour de l'archéologie, et le lecteur s'en rend compte aussitôt, qui voit l'Introduction grossie de deux chapitres sur Pompéi et Pouzzoles, un Appendice pourvu d'études sur la maison de la *Cena* et le triclinium pompéien, et enrichi de planches, et un Commentaire consacré surtout à l'explication par le document. Sur ce point en particulier, on saura gré à M. Maiuri de faire servir à l'interprétation du texte la connaissance approfondie, et on peut dire unique, qu'il possède de tout ce qu'a révélé la résurrection pompéienne.

Son témoignage pèsera d'un grand poids en faveur de l'identification de la « graeca urbs » du *Satiricon* avec Pouzzoles ; on suivra avec intérêt les péripéties de la controverse engagée avec ceux qui tiennent pour Naples, Cumes, Terracine, ou tel port mal identifiable de la Campanie. Mais elle n'est qu'entamée, comme aussi celle, éternelle, qui se poursuit sur l'identification de l'auteur du *Satiricon* avec le Petronius de Tacite. Un article récent du même M. Maiuri (*La parola del passato*, t. VIII, 1948, p. 101-128) reprend cette question après les interventions de Marmorale (cf. cette *Revue*, t. XXV, 1947, p. 407, et t. XXVI, 1948, p. 381), Gallavotti, Paratore... M. Maiuri souhaitait, en publiant son édition (p. IX), provoquer un renouveau d'intérêt pour la question pétronienne : il peut se vanter d'y avoir réussi. Faut-il dès maintenant marquer les points? Je préfère attendre que le débat soit — provisoirement — clos.

L'apport de M. Maiuri à l'établissement du texte n'est pas notable ; je me contenterai sur ce point de renvoyer au compte-rendu judicieux de M. M. Niedermann dans *Erasmus*, 1949, nos 9-10. Pour le commentaire, ce dont nous lui sommes surtout redevables, c'est le profit qu'il a tiré d'une connaissance approfondie du latin vulgaire acquise à la pratique des inscriptions pompéiennes et de toute la littérature qui s'y rapporte. Nombre de ses interprétations viennent ainsi compléter, sans d'ordinaire y contredire, le commentaire de P. Perrochat paru dans notre Collection d'études latines, et malheureusement épuisé.

J. Marouzeau.

Lalage. Antologia lirica oraziana, a cura di L. Gestri : Firenze, Macri, 1947, 166 pages.

Ouvrage scolaire, cette édition présente des extraits tirés des *Odes*, sans considération de l'ordre traditionnel, mais arrangés suivant un plan que l'auteur se laisse suggérer par son sens de la philosophie et de la poésie horatienne. Les titres sont ajoutés, pittoresques ou poétiques ; le com-

mentaire est surtout esthétique, quelque peu insoucieux des problèmes d'interprétation : p. 77, je ne sais pas si l'image *undique decerptam fronti praeponere oliuam* peut être qualifiée de « felicissima nella sua allegra bizzaria », mais je sais bien que *undique* réclame un commentaire ; p. 78, je veux bien que *mobilibus* donne la note dominante du passage, mais quel est le sens de *mobilibus riuis*? p. 101, je n'appelerais pas « gnomique » le parfait *sustulit*, qui est plutôt un parfait « d'expérience », et dans *posuisse gaudet* je n'expliquerais pas *posuisse*, qui est en fait un aoriste, par « l'aspect accompli » ; p. 142, où est l'intérêt d'expliquer (?) *aequoris nigri* par la traduction « delle negre acque »? Ibid., en quoi la phrase *Hostium uxores...* exprime-t-elle « la vivacità dello scongiuro, percorso come da un *brrr* »? — M. L. Gestri est un savant de la jeune génération, à qui d'autres travaux en cours fourniront l'occasion de mieux donner sa mesure.

J. Marouzeau.

Biblia sacra iuxta latinam Vulgatam uersionem ad codicum fidem iussu Pii pp. XII cura et studio monachorum abbatiae pontificiae sancti Hieronymi in Vrbe ordinis sancti Benedicti edita ; t. VII : *Liber uerborum dierum ex interpretatione sancti Hieronymi cum praefationibus et duplici capitulorum serie* : Rome, typogr. Vatic., 1948, in-4°, XII + 323 pages.

Ce nouveau volume de l'édition critique de la Vulgate présente l'ouvrage que saint Jérôme intitule *Verba dierum* et qui correspond dans la Septante aux deux livres de *Paralipomènes*. La traduction hiéronymienne nous est ici offerte, précédée de deux séries de titres de chapitres, de la *Préface à Chromatius* et d'une préface à Domnion et Rogatien qui servait primitivement d'introduction au texte, aujourd'hui perdu, de la révision hiéronymienne, d'après la Septante, d'une ancienne version latine.

Les manuscrits utilisés par les éditeurs sont au nombre de vingt-trois. La place occupée par les *Verba dierum* varie selon les manuscrits ; il n'y a, pour ce livre, aucun représentant de la famille cassinienne. Les nouveaux témoins du texte, qui n'entrent pas dans les familles déjà constituées, sont le *Paris. B. N. lat. 11553*, du IX^e^ siècle, d'origine lyonnaise, l'*Ambrosianus E 26 inf.*, de la fin du IX^e^ ou du X^e^ siècle, originaire de Bobbio, le *Sangallensis 6*, de la fin du VIII^e^ ou du début du IX^e^ siècle, le *Monacensis lat. 18036*, du IX^e^ siècle, originaire de l'Italie du Nord. Ajoutons deux feuillets en onciales du VII^e^ siècle, de l'*Ambrosianus D 84 inf ;* d'autres feuillets de Naples, palimpsestes, sont trop peu lisibles pour avoir pu être utilisés. Les témoins essentiels restent l'*Amiatinus* et

le *Cauensis ;* lorsqu'ils sont altérés ou ne concordent pas, les éditeurs ont recouru au *Legionensis* et au *Lugdunensis 401.*

Je ne reviens pas sur les très grands mérites de l'entreprise, qui ont été déjà exposés à propos des volumes précédents. Pour les *Verba dierum*, on pourra désormais comparer la traduction hiéronymienne, établie de la façon la plus minutieuse, avec *Les anciennes versions latines du deuxième livre des Paralipomènes*, sur lesquelles dom Weber a publié un bel ouvrage à Rome en 1945.

Pierre COURCELLE.

Histoire littéraire.

Ph. POULAIN, *La littérature latine* : Collection « Que sais-je », Paris, Presses universitaires, 1948, 127 pages.

Mettre en comprimés la littérature latine est sans doute une tâche tentante : M. A. Dupouy s'y était essayé (*Rome et les lettres latines*, Colin, 1924), mais en traçant les grandes lignes et dégageant les aspects ; M. Ph. Poulain le fait en « bourrant », si j'ose dire, ses six chapitres (La littérature préhellénique — Le génie satirique — L'éloquence — La pensée — La poésie — La littérature chrétienne) de tout son savoir — qui est vaste et précis à la fois. D'où nécessairement une forme condensée, quasi algébrique, une analyse procédant par allusions, sinon par énigmes, avec parenthèses, guillemets, artifices de ponctuation... Le lecteur instruit comprend tout juste, et avec un effort perpétuel de concentration ; je mets l'élève au défi de suivre et de s'instruire vraiment ; il doit fatalement poser le livre après une application découragée. Que tirer de ce condensé (p. 7) : « Plus nettement dramatique (que les fescennins?) était la *satura*. Des bouffons paysans (?) s'y dépensaient en danse, parlaient (?), chantaient. Des tournées de « saltimbanques » jouèrent à Rome même sur une scène en bois (?). C'est là aussi que des fables populaires (?) étaient « mimées », et, comme au music-hall, les femmes ont la vedette (?). Le spectacle compte aussi (?) beaucoup dans l'*atellane*, d'origine osque et qui n'émigre à Rome qu'à la fin du IIIe ; à cette date, la Sicile est conquise ; après Tarente (270) non moins hellénisée, bien avant la Grèce même (146), elle séduit son vainqueur. » Que dire de cette image d'Horace (p. 99) : « Célibataire, jouisseur, sceptique, républicain, fuyard, il chante famille, morale, les dieux, Auguste et la patrie... Il pleure, balbutie devant l'objet aimé. Banal est l'amant sur le seuil, mais un couple se retrouve : il est « sentimental »... La vieillesse vient vite : telle est belle (livre III) dont la voix chevrote au IVe. » Qu'on lise l'analyse des pièces de Plaute : tout y est, pour qui les connaît ; rien n'y est intelligible, pour qui doit s'instruire. Faut-il signaler l'étrangeté de certaines formules : p. 5, « Rome était née (763 av. ?) de fusions et